



Deuil et sciences de gestion : Éléments de réflexion théorique sur un transfert conceptuel

Philippe PAILOT

IAE de Lille/USTL - LEM (UMR CNRS 8179)
SKEMA Business School

Deuil et sciences de gestion : Eléments de réflexion théorique sur un transfert conceptuel

par

Philippe Pailot

IAE de Lille/USTL - LEM (UMR CNRS 8179)

104, avenue du Peuple Belge

59043 Lille cedex

03-20-12-34-50

SKEMA Business School

Avenue Willy Brandt

59777 Euralille

03-20-21-59-62

p.pailot@orange.fr

Résumé

Dans les sciences organisationnelles, la notion de deuil est largement utilisée pour interpréter les réactions émotionnelles de certains acteurs confrontés à des changements profonds de leur contexte d'action. Son usage se retrouve notamment dans les travaux sur la transmission d'entreprise, l'échec entrepreneurial, les processus de restructuration et/ou de changement organisationnel ou encore la perte d'emploi. Face à ce transfert conceptuel, l'objet de cet article est double. Tout d'abord, il conduira à nous interroger sur la légitimité de l'usage de ce concept pour analyser la réaction émotionnelle à des pertes autres que le décès. Ensuite, il nous amènera à questionner les contours du corpus théorique de la psychologie du deuil en critiquant l'usage de certains modèles qui valorisent une conception de la logique d'adaptation à la perte centrée sur les émotions.

Deuil et sciences de gestion : Eléments de réflexion théorique sur un transfert conceptuel

Résumé

Dans les sciences organisationnelles, la notion de deuil est largement utilisée pour interpréter les réactions émotionnelles de certains acteurs confrontés à des changements profonds de leur contexte d'action. Son usage se retrouve notamment dans les travaux sur la transmission d'entreprise, l'échec entrepreneurial, les processus de restructuration et/ou de changement organisationnel ou encore la perte d'emploi. Face à ce transfert conceptuel, l'objet de cet article est double. Tout d'abord, il conduira à nous interroger sur la légitimité de l'usage de ce concept pour analyser la réaction émotionnelle à des pertes autres que le décès. Ensuite, il nous amènera à questionner les contours du corpus théorique de la psychologie du deuil en critiquant l'usage de certains modèles qui valorisent une conception de la logique d'adaptation à la perte centrée sur les émotions.

Dans les sciences organisationnelles, la notion de deuil est largement utilisée pour interpréter les réactions émotionnelles de certains acteurs confrontés à des changements profonds dans leur univers professionnel. Son usage, ou simplement son évocation, se retrouve notamment dans les travaux sur la transmission d'entreprise (Pailot, 1999, 2000 ; Malarewicz, 2006 ; Dubouloy, 2008 ; Bah, 2009 ; Mahé de Boislandelle, 2009), l'échec entrepreneurial (Shepherd, 2003, 2009 ; Shepherd, Covin et Kuratko, 2008 ; Shepherd, Wiklund et Haynie, 2009) ou l'échec de projets innovants (Shepherd et Kuratko, 2009), les processus de restructuration et/ou de changement organisationnel (Kets de Vries et Miller, 1985 ; Kets de Vries et Balazs, 1996, 1997 ; Roy, 1997 ; Devine, Reay, Stainton et Collins-Nakai, 2003 ; Zell, 2003), la perte d'emploi (Archer et Rhodes, 1987, 1993 ; Clot, 1995 ; Brewington, Nassar-MacMillan, Flowers et Furr, 2004 ; Linhart, 2002) ou encore, dans un thème assez proche du précédent, la mort organisationnelle (Sutton, 1987 ; Blau, 2006, 2008 ; Mark, Vansteenkiste, 2008).

Son application dans notre discipline relève clairement d'un transfert conceptuel. Le champ théorique de référence des gestionnaires est essentiellement celui de la psychologie du deuil (qui n'est, bien évidemment, pas le seul champ disciplinaire à s'intéresser à ce concept). Pour autant, sa banalisation relative contraste singulièrement avec le silence théorique et épistémologique qui entoure ses conditions d'utilisation. Ainsi, alors que beaucoup de spécialistes de la psychologie du deuil vont preuve d'une certaine réserve, si ce n'est d'un scepticisme clairement affiché, pour légitimer son utilisation à d'autres pertes que la mort, les gestionnaires laissent parfois l'impression d'occulter ces réticences sans que, assez étrangement, personne n'y retrouve rien à redire. En assimilant presque naturellement l'expression émotionnelle douloureuse pouvant accompagner des transitions ou des bifurcations professionnelles à une réaction de deuil, on fait comme si l'emploi de cette notion ne posait aucun problème. Sans nier son pouvoir théorique, notre questionnement contraste avec ces positions. Il s'attache à examiner ses contours théoriques qui ont connu de profondes évolutions depuis une quinzaine d'années¹ et les difficultés épistémiques posées par son usage. En d'autres termes, cet article s'inscrit délibérément dans une réflexion théorique et épistémologique centrée sur la psychologie du deuil qui nous paraît largement absente de la littérature. Or, celle-ci nous semble indispensable pour apprécier la pertinence de l'analogie théorique au cœur du transfert conceptuel qui nous intéresse. Naturellement, cette focalisation sur la psychologie du deuil nous conduira à ne traiter que lâchement les liens qu'elle entretient avec les problématiques de recherche développées dans notre discipline. Ce choix est volontaire et nous l'assumons. Il fait partie intégrante des limites de notre travail. Selon cette perspective, nous nous efforcerons, dans une première partie, de pointer les vertus et les limites de l'usage analogique de cette notion dans notre discipline. La seconde partie visera à montrer ce que recouvre la psychologie du deuil et la diversité des théories qui la compose. Nous chercherons également à marquer les limites de certains modèles théoriques qui analysent le processus de deuil à travers une succession normative d'étapes, en présentant une alternative théorique féconde à cette représentation séquentielle et (relativement) déterministe du processus de deuil.

¹ Evolutions théoriques parfois largement occultées dans la littérature francophone (même récente) qui semble figée autour de la psychologie développementale de Bowlby, et son modèle des stades développé d'abord avec Parkes (Bowlby, Parkes, 1970) avant d'être repris dans son ouvrage (Bowlby, 1980). Sur ce point, l'état de l'art présenté par les gestionnaires apparaît souvent pour le moins lacunaire en ne donnant qu'une vision partielle de ce champ de recherche pourtant foisonnant.

1. Vertus et limites de l'usage analogique de la notion de deuil

1.1. Qu'est-ce que le deuil ?

Pour commencer notre périple, une question s'impose : Qu'est-ce que le deuil ? Expérience universelle s'il en est, ce vocable, au carrefour du monde savant et du sens commun, est l'une de ces notions dont l'apparente familiarité lui confère un halo sémantique qui ne permet pas de marquer une rupture nette avec le sens pratique linguistique. Dans la langue française, ce terme tire son étymologie du latin *dolus*, *dolere*, c'est-à-dire « avoir du chagrin », éprouver de la « douleur ». Il désigne à la fois l'affliction, la réaction émotionnelle douloureuse induite par une perte significative, un processus intrapsychique de désinvestissement d'un objet (personne, situation, etc.) irrémédiablement perdu, et un événement de vie (Bacqué et Hanus, 2000 ; Zech, 2006 ; Levillain-Danjou, 2008). Le deuil désigne donc simultanément une réaction émotionnelle et l'événement de vie qui l'a suscitée. La langue anglaise utilise les termes de *bereavement*, *grief* et *mourning* pour essayer de démêler l'écheveau de ces différentes significations. En reconnaissant la difficulté d'en fixer des limites sémantiques précises et univoques (voir Lussier, 2007), Stroebe, Hansson, Stroebe et Schut (2001/a : 6) les définissent, dans une lecture qui apparaît assez consensuelle dans la littérature anglo-saxonne, comme suit : « *The term bereavement is understood to refer to the objective situation of having lost someone significant (...) usual reaction to bereavement is termed grief, defined as a primarily emotional (affective) reaction to the loss of a loved one through death. It incorporates diverse psychological (cognitive, social-behavioral) and physical (physiological-somatic) manifestations. Sometimes mourning is used interchangeably with grief, particularly among those following the psycho-analytic tradition. Our preference is to define mourning as the social expressions or acts expressive of grief that are shaped by the practices of a given society or cultural group* ».

Cette distinction entre les termes *grief* et *bereavement* est particulièrement précieuse. Elle permet d'éviter certains malentendus induits implicitement par les connotations associés au mot « deuil » dans la langue française. Dans les sciences organisationnelles, il est clair que ce sont la réaction et la confrontation émotionnelles à la perte (« *grief* ») qui sont au cœur des analyses. Par exemple, Archer et Rhodes (1993) ou encore Shepherd (2003, 2009) parle de « *grief* » et non de « *bereavement* ». Ces chercheurs déplacent ainsi le deuil de sa position d'événement de vie pour restituer au vécu émotionnel des acteurs une position centrale. En d'autres termes, le rapprochement ou la comparaison entre une perte dans le champ professionnel et un décès, ou même l'évocation une analogie possible entre ces événements de vie, n'a pas véritablement de sens. Personne ne soutient d'ailleurs sérieusement ce genre de rapprochement (ex. Archer, Rhodes, 1993 ; Shepherd, 2003). Face à ces différents types de perte, la seule analogie possible se rapporte à la fois aux réactions émotionnelles éprouvées (sans préfigurer des similitudes dans leur expression, leur durée et leur intensité), au travail d'élaboration psychique nécessaires pour faire face à la perte non désirée d'un « objet » fortement structurant de la vie psychique d'un sujet et aux stratégies et processus de *coping*² qu'il met en place pour faire face à cette perte (ex. Shepherd, 2003 ; Shepherd, Kuratko, 2009).

² Les stratégies de *coping* « désignent l'ensemble des comportements et des cognitions qu'un individu interpose entre lui et un événement perçu comme menaçant en vue de maîtriser, tolérer ou diminuer l'impact de celui-ci sur son bien-être physique et psychologique » (Luminet, 2008 : 47). Parfois (mal) traduit par les termes d'ajustement ou d'adaptation, cette notion signifie littéralement faire face ou affronter un problème.

Pour l'essentiel, l'objet de la psychologie du deuil est donc la compréhension à la fois de la réaction et du travail psychique imposés par la perte non désirée d'un « objet » signifiant pour un sujet et des processus de *coping* qu'il met en place pour faire face et s'ajuster à cette perte. Son modèle dominant s'appuie largement sur l'hypothèse de la nécessité de la rupture des liens affectifs avec l'objet perdu à la fin du processus de deuil en vue de réinvestir d'autres relations d'objet (voir Klass, Silverman, Nickamn, 1996). Cette vocalisation sur les réactions émotionnelles est à la fois une spécificité théorique et une faiblesse de la psychologie du deuil. En effet, le deuil permet presque trop facilement de donner un sens à une expérience, d'interpréter un vécu de crise, une affliction, une douleur affective que peuvent ressentir certains acteurs organisationnels confrontés à la perte d'éléments importants de leur vie professionnelle et socio-psychique. Mais son usage incontrôlé risque d'assimiler, dans un rapport aussi réducteur que simplificateur, les expressions émotionnelles de la « douleur » ou de la souffrance au processus de deuil (voir Bonanno, 2001). Pour détourner le cogito cartésien à notre compte, cela revient à dire : « Je souffre face à une perte, donc je vis une expérience de deuil ». La signification trop parlante des émotions, et la focalisation du chercheur sur ces dernières, peuvent conduire à une dilution et une généralisation plus ou moins abusives de ce terme. En faisant de la description de symptômes une façon d'élaborer une « preuve » de l'existence d'un processus de deuil, on oublie un peu rapidement que dans le deuil, les affects constituent « *l'élément le moins spécifique, même si, dans un premier temps, c'est le plus bruyant et le plus visible* » (Lussier, 2007 : 224). En fait, les réactions émotionnelles, que l'on retrouve dans le deuil, sont largement communes à tous les processus adaptatifs consécutifs à des ruptures de continuité dans l'interaction individu-milieu, et apparaissent, par exemple, clairement identifiées dans les théories du stress (Lazarus, 1991 ; Aldwin, 1994 ; Horowitz, 1996 ; Hobfoll, 1998) ou encore la psychologie des émotions (Luminet, 2008). Sur ce point, il existe un danger non négligeable de lire toute perte à travers le prisme du deuil, ce qui revient tout simplement à lui ôter toute spécificité.

Pour voiler ces extensions inconsidérées, les gestionnaires utilisent parfois des procédés rhétoriques en évoquant l'hypothèse de niveaux de deuil (ex. Shepherd, 2003 ; Shepherd et Kuratko, 2009) ou d'intensité variable du travail de deuil (ex. Bah, 2009). A première vue, ces différenciations peuvent paraître convaincantes. Il est vrai qu'elles s'inscrivent en résonance avec beaucoup de travaux sur le deuil (voir Zech, 2006). Ceux-ci reconnaissent, en effet, largement que le processus de deuil peut être plus ou moins compliqué en fonction de différentes variables (type de perte, causes et circonstances de cette dernière, styles d'attachement et caractéristiques socio-démographiques du sujet, etc.). Pour les théoriciens du deuil, cette différenciation prend sens dans un rapport à une personne humaine pour laquelle la notion d'attachement reste un constructeur du lien ou de la relation. Mais pour une transmission d'entreprise, un échec entrepreneurial ou une perte d'emploi, un faible niveau de deuil ou un deuil peu intense correspond-t-il vraiment à un « véritable » processus de deuil ? Faut-il nécessairement assimiler la dynamique du processus psychique à l'œuvre, et les réactions émotionnelles qui l'accompagnent, à un « travail de deuil » *stricto sensu* sans en saisir la spécificité ou apprécier l'opportunité d'interpréter le réel par d'autres concepts ? Rien n'est moins sûr. En fait, cette différenciation des niveaux de deuil conduit subrepticement à faire passer au second plan la question de la justification théorique de l'usage de la notion de deuil au profit d'une montée en épingle des ressemblances les plus criantes (l'expression émotionnelle). Elle rend difficile, voire impossible, d'établir une frontière théorique entre le « deuil » et le « non-deuil » puisque, en filigrane, toutes les pertes peuvent être pensées à travers la psychologie du deuil. Cette situation peut amener à ignorer les différences profondes entre des phénomènes ayant un « air de famille », en les présentant comme des détails négligeables.

1.2. De la difficulté à justifier cette extension conceptuelle

Un autre point important pour notre sujet concerne la légitimation du transfert conceptuel de cette notion à d'autres pertes que la mort. Sur cette question, les chercheurs dans les sciences organisationnelles ne font, nous semble-t-il, que s'inscrire dans le consensus mou des théoriciens du deuil. Ces derniers ont en effet, depuis fort longtemps, largement cautionné cette généralisation conceptuelle. A la suite de Freud (1915) et surtout de Klein (1947), la communauté académique tient pour acquis que le deuil n'est pas exclusivement lié à la mort ou au décès, au point que personne ne prend vraiment la peine, comme le rappelle Lussier (2007), de justifier cette extension théorique. Dans sa définition même du deuil³, le fondateur de la psychanalyse considérait que le décès ne constituait qu'un cas particulier dans un processus d'une toute autre portée aux frontières floues et extensibles à l'environnement. Wortman et Silver (1987) poussent encore plus loin ce raisonnement. Ils proposent ainsi d'inverser le rapport entre la perte et la mort en réduisant cette dernière à une forme singulière de perte irrévocable et non désirable parmi d'autres (voir également Wortman et Silver, 1989 ; Wortman, Silver et Kessler, 1993). Cette axiomatique nous permet de mieux comprendre pourquoi beaucoup d'auteurs admettent que cette notion puisse s'appliquer à toute perte non désirée d'un « objet d'attachement » induisant un changement permanent, à toutes les séparations, les ruptures ou les pertes de références fondamentales autour desquelles un individu a structuré affectivement les ressorts profonds de sa vie psychique (Bacqué, 1992, 1993, 2002, 2007 ; Hanus, 1994, 1997 ; Wortman, Silver et Kessler, 1993 ; Archer, 1999 ; Parkes, 1996, 2001, 2006 ; Bacqué et Hanus, 2000 ; Zech, 2006). Archer (1999 : 1) normalise ce rapprochement analogique en ces termes : « *We normally think of grief as occurring in the context of bereavement, the loss of a loved one through death, but a broadly similar reaction can occur when a close relationship is ended through separation, or when a person is forced to give up some aspect of life that was important* ».

Or, cet élargissement de l'indexation empirique du deuil pose au moins deux types de problèmes largement passés sous silence. Le premier, et non des moindres, concerne l'absence de clarifications théoriques et sémantiques nécessaires à la justification de cette extension théorique. Cette dernière nous semble en fait plus relever d'un postulat peu discuté dans ses fondements que le résultat d'une véritable argumentation théorique visant à lui donner une assise argumentative solide. Le second se rapporte aux dérives qu'il rend possible. En effet, il ouvre la porte à l'exploitation de toutes les analogies superficielles, en octroyant à cette notion un pouvoir de catégorisation de phénomènes hétérogènes qu'elle n'a jamais eu à conquérir par la justification théorique. Ainsi, en galvaudant les expressions « travail de deuil » ou encore « faire son deuil », le deuil « *tendrait à devenir un état de base du fonctionnement psychique* » laissant à penser que « *nous serions ainsi donc toujours en deuil de quelque chose* » (Lussier, 2007 : 19). En faisant de « *l'aptitude psychologique au deuil chez le cédant* » un élément primordial « *pour le succès de la transition* » (Bah, 2009 : 135), la position de Bah (2009) témoigne, à notre sens, de ce genre de dérive. En considérant que la « *cession d'entreprise, comme toute perte significative, entraîne un travail de deuil* » (Bah, 2009 : 129), cet auteur propose de construire un nouveau cadre d'analyse de la période de transition autour de la théorie du deuil, ou plus exactement autour du modèle des stades. Ce postulat théorique le conduit à adopter une position universaliste sur l'existence de réactions émotionnelles types des cédants. Or, même si elle est légitimée en creux en introduisant une

³ Freud (1915 : 259) définissait le deuil comme « *la réaction habituelle à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc.* ».

forme de contingence relative à l'intensité du ressenti émotionnel, elle apparaît difficilement tenable. En effet, la validation du processus de deuil ne peut se comprendre que dans une perspective transactionnelle toujours idiosyncratique et contingente qui intègre, dans une relation dynamique, la façon dont le cédant construit (cognitivement, sociologiquement, affectivement, biographiquement, etc.) la perception et le sens de la transmission (perte perçue), analyse sa capacité à faire face à cet événement (contrôle perçue), et jauge sa capacité à mettre en place des stratégies de *coping* (pouvant être très différenciées) pour faire face à la perte. Evacuer la question de l'évaluation « cognitive » des enjeux socio-psychiques associés à la transmission (ou cession), des ressources personnelles et interpersonnelles jouant un rôle central dans le travail d'évaluation de la situation de deuil (voir Stroebe, Folkman, Hansson et Schut, 2006), de la diversité des réactions face à une perte significative (ex. Bonanno, Boerner et Wortman, 2008), de la contingence du lien de sens ou « d'attachement » biographiquement construit de la relation cédant/entreprise, de l'impact majeur des raisons qui amènent le cédant à transmettre, de l'analyse des dynamiques transitionnelles en jeu lors de la fin de carrière des cédants présentent le risque non négligeable d'utiliser le concept de deuil à des niveaux d'exigence analytiques à géométrie variable.

En fait, nous ne devons pas perdre de vue que cette extension de la notion de deuil à d'autres pertes que le décès pose de véritables problèmes de validation empirique. En effet, lorsque la perte concerne un être aimé, la réaction de deuil lui est, toutes choses restant égales par ailleurs (voir Wortman et Silver, 1989 ; Stroebe et Stroebe, 1991), « naturellement » associée. Celle-ci apparaît, de manière peut-être un peu normative, comme un épisode émotionnel « normal », en tous les cas pour beaucoup de chercheurs (ex. Hanus, 1994 ; Parkes, 1996). En d'autres termes, avec le décès, la nature de la perte suffit à caractériser l'existence d'un processus de deuil. Pour les autres pertes, la validation d'un processus du deuil nécessite une justification théorique qui fait parfois défaut, mais reste pourtant nécessaire pour éviter au chercheur de se complaire dans la généralisation abusive. A ce titre, il convient de se méfier du halo sémantique qui entoure cette notion. Sa signification affective trop parlante et sa répétition mécanique peuvent devenir de véritables pièges interprétatifs et nourrir des sémantismes flottants qui font la force persuasive de ce que Passeron (2006) appelle les « *interprétations mimétiques* ». Ces formes de dérives pourraient être partiellement évitées si on n'oubliait pas la tiédeur des théoriciens du deuil pour légitimer l'extension théorique de cette notion à d'autres pertes que la mort⁴. Concernant cette question, ils évoquent ainsi la nécessité d'une « *sorte de travail de deuil* » (Cornille, Foriat et Hanus, Séjourné, 2006), des réactions ou des processus similaires (Archer, 1999 ; Parkes, 1996, 2006 ; Zech, 2006), des sentiments analogues (Keirse, 2005), un modèle pouvant servir « *par extension et par métaphore* » (Bourgeois, 2003) ou, dans une position plus critique, un « *amalgame* » entre les pertes de différente nature (Raimbault, 2007). Pour les pertes sociales et culturelles (éléments significatifs du statut social, etc.), Bacqué (2007) considère que ces états s'apparentent plus, en fait, à des séparations qu'à des deuils. Cette prudence théorique nous rappelle que les recherches sur le deuil, même dans leurs développements les plus récents (Stroebe, Hansson, Stroebe et Schut, 2001, 2008), se rapportent exclusivement au décès. Pour leur inventaire des mythes qui entourent l'ajustement à la perte, Wortman et Silver (1989) s'appuient d'ailleurs uniquement sur les travaux liés au décès qui bénéficient, selon eux, d'études empiriques plus rigoureuses que d'autres champs traitant des pertes irrévocables.

⁴ Sur ce point, il importe véritablement de distinguer la littérature scientifique de la vulgate pour laquelle l'extension inconsidérée du deuil à l'analyse de toutes formes de séparation et de perte est véritablement un fonds de commerce directement lié à des stratégies éditoriales.

2. Questions théoriques autour d'un transfert conceptuel

La question est alors de savoir si ce transfert conceptuel peut se justifier. Sa légitimation nécessite au moins de s'interroger sur le postulat qui le fonde et sur le corpus théorique auquel on peut se référer pour lui donner une assise théorique consistante. Cette double exigence apparaît indispensable pour proposer une analogie contrôlée susceptible de spécifier les contours de cette interprétation comparative avec un minimum d'exactitude.

2.1. Un postulat faussement évident

Concernant le postulat, les théoriciens du deuil admettent très largement qu'une « réaction de deuil » tient moins aux caractéristiques « objectives » de l'objet perdu (que celui-ci soit concret ou abstrait, imaginaire ou réel) qu'à la nature de la relation qui l'unissait à celui qui l'a perdu (Zech, 2006). C'est la signification bouleversante de cette perte et l'intensité émotionnelle pouvant lui être associée qui permettent de déceler ce qui apparaît comme un point commun à tous les processus d'adaptation à des pertes significatives, à savoir la nécessité d'un « *travail d'intégration psychique* » (Bacqué, 2007) ou de la mise en place de stratégies de *coping* pour s'ajuster ou s'adapter à une nouvelle réalité (ex. Wortman, Silver et Kessler, 1993). En d'autres termes, c'est la force du lien ou d'une relation d'attachement qui explique la survenue d'une réaction de deuil. C'est pourquoi, l'attachement⁵, ou tout au moins le sens et la nature du lien ou de la relation, constitue un organisateur théorique central dans l'interprétation d'une réaction de deuil (Archer, 1999 ; Fraley et Shaver, 1999 ; Mikulincer et Shaver, 2008). Pour traduire cette consubstantialité, Parkes (1996) considère que la définition méthodologique de la notion de « perte » est indissociable de celle d'attachement. Certains auteurs vont même jusqu'à définir l'attachement, comme le rappellent Shaver et Tancredy (2001), en termes de probabilité qu'une personne soit fortement affectée par la perte d'une relation particulière.

En première lecture, ce rapprochement conceptuel plaide plutôt en faveur de l'usage du deuil dans notre discipline. Prenons l'exemple des travaux sur transmission d'entreprise pour illustrer notre propos. Nombre d'entre eux insistent sur l'attachement émotionnel du cédant à son entreprise (ex. Wasserman, 2003 ; Sharma et Irving, 2005 ; Cadieux et Brouard, 2009). Dans la même veine, Shepherd et Kuratko (2009) précisent que la réaction de deuil est le corollaire d'un investissement émotionnel et de l'importance du projet pour l'innovateur⁶. On le voit, il est toujours possible de s'appuyer sur la plasticité sémantique et théorique de la notion d'attachement⁷ pour légitimer ce transfert conceptuel. Mais les choses ne sont pas si simples. On le sait, la théorie de l'attachement est inséparable des travaux de Bowlby (1969, 1974, 1980) et reste, aujourd'hui encore, un paradigme central dans la théorie du deuil (Bonnato et Kaltman, 1999 ; Zech, 2006). Pourtant, Bowlby, tout comme les spécialistes

⁵ Cette notion peut se définir comme « *l'idée d'un lien affectif très fort, à des situations, états, signes, et finalement objets, lien par le moyen duquel le sujet accède au sentiment d'une existence propre* » (Bianchi, 1989 : 33). Miljkovitch (2001) précise toutefois qu'il est bien difficile de déterminer tout ce qu'englobe ce concept assez flou. Shaver et Tancredy (2001 : 77) précisent également que « *we do not really know, in depth, what « attachment » means* ».

⁶ Les critères retenus par les auteurs pour qualifier l'importance d'un projet apparaissent assez surprenants et largement déconnectés des thèmes classiques de la théorie du deuil pour signifier l'importance ou la centralité d'une perte: « *A project is important to an individual when it satisfies the psychological needs for competence, autonomy, and relatedness* » (Shepherd, Kuratko, 2009 : 453 ; voir également Shepherd, Cardon, 2009).

⁷ Rappelons que, en sciences de gestion, cette notion est utilisée dans beaucoup de champs de recherche, comme la théorie du comportement du consommateur (attachement à la marque, etc.) ou encore l'analyse des comportements organisationnels (ex. attachement organisationnel).

contemporains de la théorie de l'attachement (Cassidy et Shaver, 1999 ; Milikowitch, 2001 ; Rholes, Simpson, 2004 ; Guédénéy, Guédénéy, 2009, 2010), ont construit ce concept exclusivement à partir de l'étude des relations entre êtres humains. Cette contextualisation théorique à la fois précise et étroite conduit Parkes (2006 : 30) à considérer que l'analyse des pertes autres que le décès ne peut s'appuyer sur la théorie de l'attachement qui explique exclusivement la réaction de la séparation entre êtres humains. Cet avertissement de l'un des auteurs majeurs de ce champ de recherche n'est pas anecdotique. Il se justifie au regard des exigences de cohérence théorique des schémas interprétatifs proposés. Car le sens théorique des mots n'est pas forcément comparable, ou superposable, dès lors que l'on franchit les frontières disciplinaires ou même paradigmatiques. Le(s) sens donné(s) à la notion d'attachement dans notre discipline peu(ven)t-il(s) être comparé(s), ou même rapproché(s), de celui de la psychologie développementale ? Une réponse positive serait présomptueuse, tant les enjeux socio-psychiques et affectifs engagés dans ces dynamiques apparaissent irréductibles. Certes, on sait que les objets de notre environnement quotidien sont souvent supports d'attentes, d'attachements et de déceptions comparables à ceux que nous éprouvons envers les êtres humains (ex. Searles, 1960 ; Watson, 1992). Chargés de sens, ils peuvent être vécus comme des parties de notre corps psychique. De plus, ils contribuent de façon significative à notre sécurité affective, à la stabilité et la continuité de notre vécu ou encore à l'élaboration de notre sentiment d'identité sociale et personnelle. La notion d'objet transitionnel chez Winnicott (1969) montrait déjà dans quelle mesure un objet physique, chargé de valeur et de signification, pouvait être un support d'attachement venant se loger dans un espace intermédiaire entre la réalité intérieure et la réalité extérieure⁸. Mais l'homologie lexicale n'est pas pour autant synonyme d'homologie sémantique et théorique.

Concernant le corpus théorique auquel il se réfère, les choses sont assez compliquées. Ne serait-ce qu'en raison du caractère largement erroné de l'assertion selon laquelle il existerait « une » ou « la » théorie du deuil.

2.2. Un champ théorique éclaté

L'analyse du deuil renvoie à des courants théoriques (psychologie dynamique, psychologie cognitivo-comportementale, psychologie développementale, etc.), des approches (cliniques ou empiriques) ou encore des disciplines scientifiques (anthropologie, sociologie, psychologie, histoire, etc.) qui apportent des éclairages différents sur ce phénomène (Littelwood, 1992 ; Archer, 1999 ; Stroebe, Hansson, Schut et Stroebe, 2001, 2008 ; Zech, 2006). Rubin, Malkinson et Witztum (2000) précisent ainsi qu'il y a toujours existé des tensions entre les approches alternatives qui composent ce champ théorique. La classification des contributions théoriques peut s'établir selon différentes logiques. Shackleton (1984), ou encore Rubin, Malkinson et Witztum (2000), identifient les auteurs majeurs de ce champ en pointant notamment les spécificités de leurs positionnements théoriques. De manière un peu différente, d'autres auteurs s'efforcent plutôt d'identifier les principaux paradigmes de la psychologie du deuil selon leurs bases conceptuelles (cf. tableau 1.0).

⁸ Pour Winnicott (1969), l'objet transitionnel est un signe de l'existence d'un espace transitionnel qui persiste tout au long de la vie et se trouve occupé par diverses activités à l'âge adulte.

Tableau 1.0 : Bases conceptuelles et modèles théoriques de la psychologie du deuil

Auteurs	Bases conceptuelles et modèles théoriques
Parkes (1998)	Théorie du stress et de la crise, théorie psychanalytique, théorie de l'attachement et théorie des transitions psycho-sociales
Bonanno & Kaltman (1999)	Théorie cognitive du stress, théorie de l'attachement, l'explication socio-fonctionnelle des émotions et la théorie du trauma
Stroebe & Schut (2001)	Théorie psychodynamique, théorie de l'attachement, théorie des transitions psycho-sociales, et le modèle des deux trajectoires
Bacqué (2002)	Théorie psychanalytique, théorie de l'attachement, théorie comportementale et modèle de « l'impuissance acquise »
Bourgeois (2003)	Théories psychanalytiques, théorie de l'attachement, théories éthologiques, modèle biomédical, théories cognitives du stress, modèle cognitif expérientiel de la psychologie du Soi, modèle de transitions psychosociales, modèle du constructivisme social et modèle culturaliste
Zech (2006)	Théorie de l'attachement et théories cognitives du stress
Lussier (2007)	Théories psychanalytiques, théorie de l'attachement et théorie des transitions psychosociales

On le voit, la psychologie du deuil apparaît très éclatée, tiraillée entre de multiples écoles et courants de pensée irréductibles dont aucun ne peut revendiquer un monopole d'intelligibilité théorique. Même si le tableau 1.0 montre que l'identification des grands « paradigmes » apparaît globalement consensuelle, la conceptualisation du deuil ne se laisse pour autant totaliser dans aucun discours actuel tant les différences au sujet de la conception même du processus de confrontation et d'adaptation à la perte et (surtout) de l'appréciation relative de leur pouvoir théorique respectif apparaissent marquées. Ainsi, certains travaux s'intéressent à l'étude de la perte et de ses conséquences, d'autres à l'attachement qui précède la perte, d'autres, encore, à l'étude d'autres types de traumatismes psychologiques (Parkes, 2001). Comme le notent Stroebe, Hansson, Schut et Stroebe (2008/a), la psychologie du deuil se compose de différentes théories qui questionnent des phénomènes différents à des niveaux d'analyses eux-mêmes différents.

Quelques éléments suffiront à rendre compte de cette hétérogénéité théorique. Commençons par le pouvoir théorique des différents courants. Sur ce point, les positions des auteurs apparaissent largement divergentes. Par exemple, le modèle psychanalytique est considéré comme central chez certains auteurs (ex. Hanus, 1994 ; Hagman, 2001 ; Bacqué, 2002 ; Bourgeois, 2003 ; Lussier, 2007), alors qu'il semble aujourd'hui largement marginalisé chez les chercheurs anglo-saxons qui s'inscrivent dans la théorie cognitive du stress (ex. Bonanno, 2001 ; Stroebe, Hansson, Schut et Stroebe, 2001, 2008 ; Zeck, 2006). Concernant l'irréductibilité théorique des courants, le constat est le même. Par exemple, malgré les efforts de Fonagy (2001) pour rapprocher la théorie de l'attachement de la psychanalyse, les positions théoriques de Bowlby (1969) sur la notion d'attachement ne se sont pas moins construites en rupture partielle, voire profonde, avec les postulats de la psychanalyse (critique de la théorie des pulsions, etc.). De ce fait, Lussier (2007 : 166) pointe des « *divergences théoriques très importantes* » entre la conception du deuil de Bowlby (1980) et celle de la psychanalyse (absence de prise en compte de l'organisation de l'appareil psychique, contestation du modèle pulsionnel, approche comportementale, etc.). Pour cet auteur, le modèle de Bowlby (1980) constitue non seulement « *la cheville ouvrière qui fait basculer le modèle psychanalytique du deuil vers un modèle non psychanalytique* » (Lussier, 2007 : 174), mais aussi le point d'orgue à partir duquel « *va naître une compréhension du deuil qui*

s'installe dans une psychologie du Moi conscient » (Lussier, 2007 : 175)⁹. Cette viscosité théorique se retrouve même à l'intérieur des « paradigmes » qui regroupent des positions assez équivoques. Ainsi, pour la théorie psychanalytique, Lussier (2007) montre clairement, par exemple, que les positions de Freud, Abraham et de Klein présentent des différences assez sensibles sur un certain nombre d'aspects.

Ira-t-on, comme le suggèrent certains auteurs (Weiss, 2008 ; Archer, 2008), vers une théorie intégrative du deuil ? Cela n'a rien d'évident¹⁰. Après tout, la diversité des écoles et des théories se constate dans toutes les sciences et tous les champs de recherche. Elle est à la fois normale et souhaitable pour nourrir les controverses, les tentations de validation ou d'invalidation des propositions de connaissance. En fait, la notion de deuil s'abreuve de la coexistence de plusieurs langages théoriques qui fournissent des intelligibilités partielles à l'étude de ce phénomène et nourrissent des querelles de chapelle, pas toujours déconnectées de stratégies de promotion de leurs territoires et de leurs analyses. Cette pluralité théorique exclut logiquement le cumul des résultats, « *dans la mesure où les énoncés qui ne s'inscrivent pas dans un même paradigme ne sont pas cumulables ou contradictoires entre eux* » (Fabiani, 2006 : 22). Pour ce qui nous intéresse, cette diversité paradigmatique n'est pas sans poser de problème aux gestionnaires. En effet, il n'est pas toujours aisé de repérer clairement les modèles théoriques auxquels ils se réfèrent (et donc d'apprécier la cohérence entre les protocoles méthodologiques retenus au regard des théories mobilisées) et on a parfois le sentiment d'assister à un papillonnage théorique conduisant à faire cohabiter des auteurs aux positions largement irréductibles. On touche ici à la difficulté de stabilisation des rapports entre le langage conceptuel et les exigences de l'observation. Ce problème est complexe et il n'est pas certain qu'il puisse trouver de réponses satisfaisantes et globalement consensuelles. Il s'inscrit dans la question plus large de la légitimation des transferts conceptuels qui risquent toujours de dénaturer les théories transférées en raison des difficultés à maîtriser les déplacements de sens induits par la réflexion interdisciplinaire. Cette réserve est d'autant plus aigüe que la focalisation presque exclusive sur la description des états émotionnels traversés par les acteurs conduit à faire placer au second plan la justification théorique de la reconstruction interprétative de la réalité proposée par le chercheur. Ce point nous apparaît particulièrement prégnant dans les travaux qui mobilisent le modèle des stades.

2.3. La surinterprétation des réactions émotionnelles : le modèle de stade

Pour le dire en peu de mots, les modèles des stades analysent le processus de deuil à travers une succession d'étapes dont le nombre et les intitulés varient selon les auteurs (Bowlby, 1980 ; Zissok, 1987 ; Bacqué, 1992 ; Hanus, 1994 ; Bourgeois, 2003 ; Keirse, 2005 ; Kübler-Ross et Kessler, 2005). Le modèle de Bowlby (1980) (certainement le plus connu) distingue, par exemple, quatre phases dans un processus de deuil, à savoir l'engourdissement, le languissement, la désorganisation et le désespoir et, enfin, la plus ou moins grande réorganisation. Incontestablement, ces modèles sont ceux qui ont le plus influencé la compréhension du sens commun du deuil dans notre société (Wortman et Boerner, 2006). Ils

⁹ Cette psychologie du Moi conscient est une position théorique qui apparaît particulièrement exploitée dans l'application des théories cognitives du stress au deuil (voir Stroebe, Hansson, Schut et Stroebe, 2001, 2008).

¹⁰ Les possibilités de rapprochement entre les courants théoriques s'avèrent pourtant possibles. Par exemple, la démarche de Stroebe, Schut et Stroebe (2005) pour rapprocher la théorie cognitive du stress et la théorie de l'attachement s'inscrit tout à fait dans cette perspective (voir également Stroebe, Schut et Boerner, 2010). Les auteurs montrent ainsi dans quelle mesure les styles d'attachement (sécure, anxieux, évitant et désorganisé) conditionnent les stratégies de *coping* privilégiées pour faire face à la perte (orientation vers la perte, orientation vers la restauration ou oscillation entre ces deux types d'orientation) et les réactions du deuil (deuil normal, chronique, absent ou inhibé et compliqué).

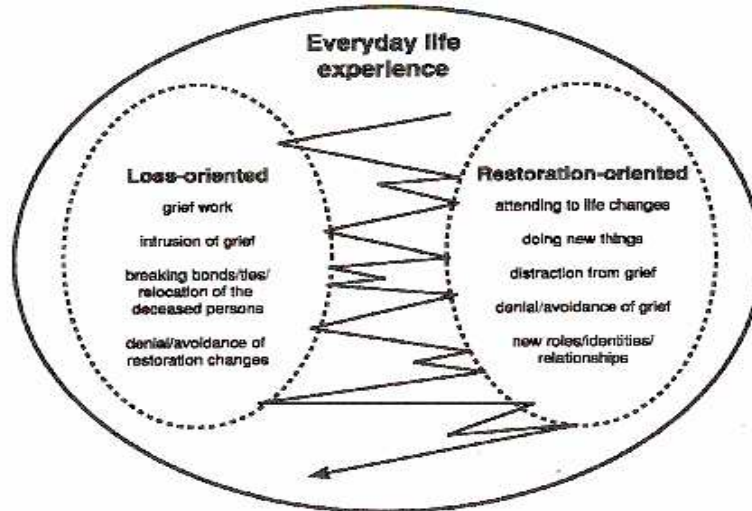
sont largement mobilisés dans les sciences de gestion (ex. Kets de Vries et Balazs, 1996, 1997 ; Roy, 1997 ; Pailot, 2000 ; Dubouloy, 2008 ; Bah, 2009 ; Mahé de Boislandelle, 2009). Leur clarté pédagogique a sans nul doute contribué au succès de leur diffusion. Car, il faut le reconnaître, ils ont conduit à substituer à l'expression confuse de l'élaboration psychique de la perte une lecture intelligible, cohérente et rationnelle du cheminement stylisé d'un processus, somme toute assez lisse, de détachement. Toutefois, en oubliant qu'ils n'avaient dans l'esprit de leur fondateur qu'une vocation idéal-typique n'ayant aucune finalité normative de description d'un déroulement linéaire d'étapes prescrites (Shuchter et Zisook, 1993 ; Weiss, 2008), leur usage pose plusieurs types de problème. Tout d'abord, il tend à présenter, implicitement ou non, une représentation type du déroulement « normal » d'un processus de deuil qui sous-tend, bon gré mal gré, un happy-end (sauf pour les deuils « pathologiques »). Or, de nombreux travaux sont venus, selon des angles d'analyse différents, relativiser fortement cette lecture universaliste (Wortman et Silver, 1989, 2001 ; Klass, Silverman et Nickman, 1996 ; Stroebe et Stroebe, 2001 ; Wortman et Boemer, 2006). Ensuite, il faut savoir que les théoriciens du deuil ne reconnaissent pas au modèle des stades un statut de théorie à proprement parlé. En proposant de distinguer les modèles (qui décrivent et catégorisent des phénomènes observables) des théories (qui expliquent et trouvent des causes aux réactions de deuil), Parkes (1998) range très clairement le modèle des stades dans la première catégorie. Zech (2006) adopte une position tout à fait comparable. Cette prudence n'a rien d'étonnant. En effet, la logique cyclique et adaptative du modèle des stades n'a rien de spécifique aux travaux sur le deuil (Wortman et Silver, 1987 ; Zech, 2006). Elle se retrouve, par exemple, dans certaines théories du stress (Horowitz, 1996) ou encore dans l'approche développementale des transitions de vie (Dupuy, Leblanc, 2001). Ce déroulement séquentiel apparaît en fait comme une réaction presque « naturelle » dans les processus de confrontation à des transitions biographiques ou des événements de vie déstructurants en vue de favoriser l'adaptation émotionnelle ultérieure de l'individu. Il ne permet pas de valider pour autant l'hypothèse d'un processus de deuil. Enfin, les modèles des stades ont largement valorisé une conception du « travail de deuil » centrée sur la confrontation (presque exclusive) aux émotions et aux affects négatifs. Or, cette attention univoque sur la dimension émotionnelle du travail de deuil n'est qu'une lecture possible qu'il convient certainement d'autant plus de relativiser que la perte ne se rapporte pas à un être humain.

Sur ce dernier point, le modèle de Stroebe et Schut (1999, 2001/a, 2001/b) apparaît particulièrement intéressant. En s'appuyant sur la théorie cognitive du stress, ces auteurs conceptualisent la compréhension des stratégies cognitives mises en place dans un travail de deuil dans un modèle d'ajustement au deuil en double processus (« *Dual Process Model of Coping with Bereavement* »). Celui-ci postule que toute personne en deuil est confrontée à deux types de stressors, les uns directement provoqués par la perte de l'être aimé (« *loss-oriented* ») et les autres liés aux conséquences secondaires de cette perte (« *restoration-oriented* »)¹¹. Selon ces auteurs, cette spécification est nécessaire car une personne endeuillée ne doit pas uniquement faire face à la perte, mais elle doit opérer des ajustements majeurs dans sa vie (reconstruction identitaire, etc.) vus comme une conséquence de celle-ci. Ces deux aspects sont potentiellement source de stress et d'anxiété. Pour le dire en peu de mots, l'orientation vers la perte regroupe les stratégies visant à réguler les émotions associées à la perte (travail de deuil, etc.). L'orientation vers la restauration implique, en revanche, des stratégies orientées vers la « gestion » de cet événement de vie (redéfinition des rôles, des croyances de base, etc.) (cf. Figure 1.0). Pour ces auteurs, ces deux types de tâches sont

¹¹ On retrouve ici la distinction entre les stratégies de *coping* centrées sur l'émotion et celles centrées sur le problème dans la théorie cognitive du stress (Lazarus, Folkman, 1984).

nécessaires à l'adaptation à une nouvelle réalité. Une personne endeuillée doit non seulement s'ajuster à la perte à travers un travail de deuil et de dénouement du « lien d'attachement », mais aussi faire face à toutes ses conséquences, que les auteurs appellent les stressseurs secondaires.

Figure 1.0 : Modèle d'ajustement au deuil en double processus de Stroebe et Schut (2001/a : 396 ; 2001/b : 59)



A l'inverse du modèle des stades qui se focalise exclusivement sur une stratégie de coping centrée sur les émotions, Stroebe et Schut considèrent, au contraire, que les processus de *coping* requiert une oscillation permanente et fluctuante entre ces deux types de tâches ; une focalisation exclusive sur l'une d'entre elles pouvant conduire à un deuil pathologique (Stroebe, Schut et Stroebe, 2005). L'orientation vers la perte permet de se confronter à l'impact émotionnel de celle-ci dans un mouvement de confrontation et d'évitement lorsque la douleur est trop vive. L'orientation vers la restauration favorise l'ajustement à une nouvelle réalité à travers l'apprentissage de nouveaux rôles, l'engagement dans de nouvelles activités, le développement de nouvelles identités, etc. Ce processus d'oscillation entre ces deux pôles agirait comme un facteur de régulation émotionnelle nécessaire pour s'adapter à la nouvelle réalité à laquelle est confronté le sujet.

Ce modèle théorique, sur lequel s'appuie largement les travaux de Shepherd (2003, 2009), permet de sortir de la lecture trop linéaire et séquentielle du modèle des stades pour lequel la réussite d'un ajustement au deuil passe par un travail exclusif sur la gestion de l'impact émotionnel. Penser, par exemple, qu'un cédant commence à se reconstruire à l'issue du travail de deuil (comme le sous-tend le modèle des stades) apparaît comme toute assez peu réaliste. La lecture bipolaire de Stroebe et Schut entre la confrontation aux affects négatifs de la perte et aux affects positifs de reconstruction apparaît d'autant plus pertinente que l'impact émotionnel d'une transmission (sauf peut-être pour des cas très spécifiques où la relation à l'entreprise se fonde sur une névrose professionnelle – ex. Pailot, 1999) a toutes les chances d'être moindre que celui consécutif à la perte d'une personne aimée, donc de ne pas solliciter de manière exclusive une confrontation aux affects négatifs. De surcroît, son intérêt sur le plan pratique ne saurait être négligé. En effet, ce modèle prévoit que, selon les types d'attachement, l'oscillation peut prendre une configuration variable en privilégiant un pôle plutôt que l'autre. En transposant cela au processus de transmission d'entreprise, il devient alors possible d'identifier (et donc de prévenir) des processus de séparation compliqués (pour ne pas dire pathologiques). En effet, selon la nature de la relation à l'entreprise (« type

d'attachement », etc.), les circonstances de la transmission, la psychologie des acteurs, etc., on peut comprendre que cette oscillation prendra toujours une forme contingente. Par contre, l'enfermement d'un cédant dans un processus de confrontation plus ou moins exclusif aux affects négatifs associés à la perte de son entreprise (les trois premières étapes du modèle de Bowlby) ou encore l'apparition d'un processus de reconstruction « trop » tardif (même si un cadre normatif peut difficilement être fixé a priori) laisserait présager une transmission qui a toutes les chances d'être compliquée, si ce n'est vouée à l'échec.

3. Conclusion

Le deuil est une notion qui fait l'objet d'une diffusion importante dans beaucoup de champs de recherche en sciences de gestion. Cet engouement ne doit sans doute rien au hasard. Plusieurs raisons peuvent permettre de le comprendre. La première tient à la reconnaissance de l'existence et du rôle des émotions dans les organisations (Ashforth et Humphrey, 1993, 1995 ; Fineman, 1993) ; thème qui a reçu un intérêt croissant de la communauté académique et des praticiens depuis les années 90 (Fox et Spector, 2002). La deuxième est liée à la dilution et à la généralisation de la notion de deuil qui s'est très nettement affranchie de la mort pour se rapprocher de la perte, ce qui lui a ouvert un champ sémantique beaucoup plus vaste (Harvey, 1998, 2001 ; Neimeyer, 2001). La troisième tient l'inflexion théorique de la théorie du deuil, particulièrement sensible dans la littérature anglo-saxonne (voir Stroebe, Hansson, Stroebe et Schut, 2001, 2008), vers les théories du stress¹². Celle-ci s'est largement lestée de l'ancrage ou de l'héritage psychanalytique, ce qui la rend sans doute moins suspecte aux yeux de gestionnaires. Pour autant, les conditions de validation de cette notion dans notre discipline, notamment la différenciation entre une situation de « deuil » et une simple problématique d'adaptation associée à des transitions ou des bifurcations biographiques, nous apparaissent largement embryonnaires et restent un terrain de recherche largement fécond pour les chercheurs qui s'intéressent à ce sujet.

Bibliographie

Archer, J. (1999). *The nature of grief: The evolution and psychology of reactions to loss*. New-york: Routledge.

Archer, J. (2008). « Theories of grief: Past, Present, and Future Perspectives ». In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*, American Psychological Association : Washington, DC., 45-65.

Archer, J. and Rhodes, V. (1987). « Bereavement and reactions to job loss: A comparative review ». *British Journal of Social Psychology*, 26 (3), 211-224.

Archer, J. and Rhodes, V. (2003). « The grief process and job loss: A cross-sectional study ». *British Journal of Psychology*, 84 (3), 395-410.

Ashford, B.E. and Humphrey R.H. (1993). « Emotional labor in service roles: The influence of identity ». *Academy of Management Review*, 18 (1), 88-115.

Ashford, B.E. and Humphrey R.H. (1995). « Emotional in the workplace ». *Human Relations*, 48 (2), 97-125.

Bacqué, M.-F. (2007). *L'un sans l'autre : Psychologie du deuil et des séparations*. Editions Larousse : Paris.

Bacqué, M.-F. (2002). *Apprivoiser la mort*. Paris : Editions Odile Jacob.

¹² Shepherd (2003, 2009) inscrit ainsi clairement ses travaux sur l'application de la notion de deuil dans cette perspective théorique.

- Bacqué, M.-F. (1992). *Le deuil à vivre*. Paris : Editions Odile Jacob.
- Bacqué, M.-F. et Hanus M. (2000). *Le deuil*. Paris : P.U.F.
- Bah, T. (2009). « La transition cédant-repreneur : Une approche par la théorie du deuil ». *Revue Française de Gestion*, 35 (194), 123-148
- Berthelot, J.M. (2001). « Les sciences du social ». *Epistémologie des sciences sociales*. J.M. Berthelot, dir. Paris : PUF, 203-265.
- Bianchi, H. (1989). « Vieillir ou les destins de l'attachement ». *La question du vieillissement. Perspectives psychanalytiques*. H. Bianchi, dir. Paris : Edition Dunod, 33-63.
- Blau, G. (2008). Exploring antecedents of individual grieving stages during an anticipated worksite closure. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 81 (3), 529-550.
- Blau, G. (2006). A process model for understanding victim responses to worksite/function closure. *Human Resource Management Review*, 16 (1), 1025-1040.
- Bonanno, G.A. (2001). « Grief and Emotion: A social-Functional Perspective ». In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*, American Psychological Association : Washington, DC., 493-516.
- Bonanno, G.A., Boerner, K. and Wortman, C.B. (2008). « Trajectories of grieving ». In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. & Schut, H. (ed.). (2008). *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*, American Psychological Association : Washington, DC., 287-307.
- Bonanno, G.A. & Kaltman, S. (1999). « Toward an Integrative Perspective on Bereavement ». *Psychological Bulletin*, 125 (6), 760-776.
- Bourgeois, M.L. (2003). *Deuil normal, deuil pathologique : Clinique et psychopathologie*. Doin éditeurs : Rueil-Malmaison.
- Bowlby J. (1969). *Attachment and loss, vol. 1 Attachment*. Basis Books : New-York.
- Bowlby J. (1974). *Attachment and loss, vol. 2 Separation : anxiety and anger*. Basis Books : New-York.
- Bowlby J. (1980). *Attachment and loss, vol. 3 Loss : sadness and depression*. Basis Books : New-York.
- Bowlby J. and Parkes C.M. (1970). Separation and loss within the family. In Anthony E.J. (ed.). *The child in his family*, Wiley : New-York, 101-125.
- Brewington, J.O., Nassar-McMillan S.C., Flowers C.P. and Furr S.R. (2004). « A preliminary investigation of factors associated with job loss grief ». *The Career Development Quarterly*, 53 (1), 78-83.
- Cadieux, L. et Brouard, F. (2009). *La transmission d'entreprise des PME : Perspective et enjeux*. Presses de l'Université du Québec.
- Cassidy J., and Shaver P.R. (1999). *Handbook of Attachment: Theory, Research, and clinical Applications*. The Guilford Press : New-York London.
- Clot, Y. (1995). *Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*. Paris : Editions la Découverte.
- Cornille, M.-E., Foriat, C., Hanus, M. et Séjourné, C. (2006). *Surmonter son deuil ? Informations, résilience, réseaux de soutien*. Paris : Editions J. Lyon.
- Devine, K., Reay T., Stainton L. and Collins-Nakai, R. 2003. « Downsizing outcomes: Better a victim than a survivor ? ». *Human Resource Management*, 42 (2), 109-124.

- Dubouloy, M. (2008). « Reprise d'entreprise : deuil et transmission ». *L'art d'entreprendre – Des idées pour agir* Bouchiki, H. (dir.), Pearson Education France, 67-78.
- Dupuy R. et Le Blanc, A. (2001). « Enjeux axiologiques et activités de personnalisation dans les transitions professionnelles ». *Connexions*, 76 (2), 61-79.
- Fabiani, J.-L. (2008). « A quoi sert la notion de discipline ? ». Dans J. Boutier, J.-C. Passeron et J. Revel (dir.). *Qu'est-ce qu'une discipline ?* Paris : Editions de l'EHSS, 11-34.
- Fineman, S. (Ed.). (2000). *Emotion in organizations*. London : Sage Publications, Ltd (second edition).
- Fonagy, P. (2008). *Théorie de l'attachement et psychanalyse*. Paris : Editions ERES.
- Fox, S. and Spector, P.E. (2002). « Emotions in the workplace: The neglected side of organizational life introduction ». *Human Resource Management Review*, 12 (2), 167-171.
- Fraley R.C. and Shaver P.R. (1999). « Loss and Bereavement: Attachment Theory and Recent Controversies Concerning "Grief Work" and the Nature of Detachment ». *Handbook of Attachment: Theory, Research, and clinical Applications*. J. Cassidy and P.R. Shaver, dir. The Guilford Press : New-York London, 735-759.
- Freud, S. (1915). « Deuil et mélancolie ». *Œuvres complètes*, tome XIII. Paris : P.U.F., 259-279.
- George L. K. 1993. « Sociological Perspectives on Life Transitions ». *Annual Review of Sociology*, 19 (1), 353-373.
- Graziani, P. et Swendsen, J. (2005). *Le stress : Emotions et stratégies d'adaptation*. Paris : Arman Colin.
- Guédény, N. et Guédény, A. (2009). *L'attachement : approche théorique*. Elsevier Masson.
- Guédény, N. et Guédény, A. (2010). *L'attachement : approche clinique*. Elsevier Masson.
- Hagman, G. (2001). « Beyond Decathexis : Toward a New Psychoanalytic Understanding and Treatment of Mourning ». In J. Harvey (Ed.). *Perspectives on loss: A Sourcebook*. Washington, DC: Taylor & Francis, 13-31.
- Hanus, M. (2006). « Deuils normaux, deuils difficiles, deuils compliqués et deuils pathologiques ». *Annales Médico Psychologiques*, 164, 349-356.
- Hanus, M. (1997). « Les enfants du deuil ». *Parlons de la Mort et du Deuil*. P. Cornillot et M. Hanus, dir. Paris : Editions Frison-Roche : Paris, 161-179.
- Hanus, M. (1994). *Les deuils dans la vie : deuils et séparations chez l'adulte et l'enfant*. Poitiers : Editions Maloine.
- Harney, J.M. (2001). *Perspectives on Loss and Trauma: Assaults on the Self*. Sage Publications Ltd.
- Harney, J.M. (Ed.). (1998). *Perspectives on Loss: A Sourcebook*. Brunner-Mazel Inc.
- Hobfoll, S.E. (1998). *Stress, Culture, and Community: The Psychology and Philosophy of Stress*. New-York : Plenum Press.
- Horowitz, M.J. (1996). *Stress Response Syndromes : PTSD, Grief, and Adjustment Disorders*. Northvale, NJ : Jason Aronson.
- Keirse, M. (2005). *Faire son deuil, vivre son chagrin*. Bruxelles : Editions De Boeck Université.
- Kets de Vries, M. and Balazs, K. (1997). « Downside of Downsizing ». *Human Relations*, 50 (1) : 11-50.

- Kets de Vries, M. et Balazs, K. (1996). « La dimension humaine des restructurations ». *L'Expansion Management Review*, 81 : 39-50.
- Kets de Vries, M. et Miller, D. (1985). *L'entreprise névrosée*. Paris : McGraw-Hill.
- Klass, D., Silverman, P.R., and Nickman, S. L. (1996). *Continuing Bonds: New Understandings of Grief*. New-York : Routledge.
- Klein, M. (1947). *Deuil et dépression*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Kübler-Ross, E. and Kessler, D. (2005). *On Grief and Grieving : Finding the Meaning of Grief Through the Five Stages of Loss*. New York: Scribner.
- Lazarus, R .S. (1991). *Emotion and Adaptation*. New-York : Oxford University Press.
- Lazarus, R .S. and Folkman, S. (1984). *Stress, appraisal, and coping*. Springer Publishing : New-York.
- Lemaire, J.G. (2008). « Deuil ou nostalgie ou Nostalgie et travail de deuil : A partir de l'expérience des thérapies psychanalytiques des couples ». *Dialogue*, 180, juin, 7-21.
- Levillain-Danjou, A. (2008). « Quel processus destin pour les deuils-non-faits ? ». *Dialogue*, 180, juin, 51-62.
- Linhart, D. (2002). *Perte d'emploi, perte de soi*. Paris : Editions Erès.
- Littlewood J. (1992). *Aspects of Grief: Bereavement in Adult Life*. London : Tavistock/Routledge.
- Luminet, O. (2008). *Psychologie des émotions : confrontation et évitement*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Lussier, M. (2007). *Le travail de deuil*. Paris : PUF.
- Mahé de Boislandelle, H. (2009). « Vaincre les freins dans la transmission d'entreprise : Deuil, craintes, et ambiguïtés ». *Management : Tensions d'aujourd'hui*. B. Pras, coord. Paris : Editions Vuibert, 73-82.
- Malarewicz J.-A. (2006). *Affaires de famille : Comment les entreprises familiales gèrent leur mutation et leur succession*. Paris : Pearson Education France.
- Marks, M.L. and Vansteenkiste, R. (2008). Preparing for organizational death: Proactive HR engagement in organizational transition. *Human Resource Management*, 47 (4), 809-827.
- Martin, P., Schoon, I. and Ross, A. 2008. « Beyond Transitions: Applying Optimal Matching Analysis to Life Course Research ». *International Journal Social Research Methodology*, 11 (3), 179-199.
- Mikulincer, M. and Shaver, P.R. (2008). « An Attachment Perspective on Bereavement ». *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 87-112.
- Miljkovitch, R. (2001). *L'attachement au cours de la vie*. Paris : P.U.F.
- Neimeyer, R. (Ed.). (2001). *Meaning Reconstruction and the Experience of Loss*. Washington, DC: American Psychological Association.
- Pailot, P. (2000). « De la difficulté de l'entrepreneur à quitter son entreprise ». *Histoire d'entreprendre : Les réalités de l'entrepreneuriat*. T. Verstraete, dir. Paris : Editions EMS, 275-286.
- Pailot, P. (1999). Freins psychologiques et transmission d'entreprise : un cadre d'analyse fondé sur la méthode biographique. *Revue Internationale des PME*, 12 (3), 9-32.
- Parkes, C.M. (1993). « Bereavement as a psychological transitions: Processes of adaptation to change ». *Handbook of Bereavement: Theory, Research, and Intervention*. M.S. Stroebe, W. Stroebe and R.O. Hansson, edited by. Cambridge: Cambridge University Press : 91-101.

- Parkes C.M. (1996). *Bereavement : Studies of Grief in Adult Life*. England : Penguin Books.
- Parkes C.M. (1998). « A new Paradigm for grief ? ». *Bereavement Care*, 17 (2), 28-35.
- Parkes, C.M. (2001). « A historical overview of the scientific study of bereavement ». *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association : Washington, DC : 25-45
- Parkes, C.M. (2006). *Love and loss: The roots of grief and its complications*. New-York : Routledge.
- Passeron, J.C. (2006). *Le raisonnement sociologique : Un espace non poppérien de l'argumentation*. Paris : Editions Albin Michel.
- Patzelt, H. & Shepherd, D. A. (2009). « Negative emotions of an entrepreneurial career: Self-employment and regulatory coping behaviors », *Journal of Business Venturing*, doi : 10.1016/j.busvent.2009.08.002.
- Raimbault G. (2007). *Parlons deuil*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Rholes, W.S. and Simpson, J.A. (ed.) (2004). *Adult Attachment: Theory, Research, and Clinical Implications*. New-York : The Guilford Press.
- Roy, J.-L. (1997). « De l'usage du deuil dans l'entreprise ». *L'Expansion Management Review*, 86, 84-93.
- Rubin. S.S., Malkinson, R., and Witztum (2000). « Loss, Bereavement, and Trauma: An Overview ». *Traumatic and Nontraumatic Loss and Bereavement: Clinical Theory and Practice*. Rubin. S.S., Malkinson, R., and Witztum, edited by. USA: Psychosocial Press : 5-40
- Searles, H. (1960). *L'environnement non humain*. Paris : Editions Gallimard.
- Shackleton C.H. (1984). « The psychology of grief: A review ». *Advances Behavioral Research Therapy*, 6, 153-205.
- Sharma, P. and Irwing, P.G. (2005). « Four Bases of Family Business Successor Commitment: Antecedents and Consequences ». *Entrepreneurship Theory & Practice*, 29 (1), 13-33.
- Shaver, P.R. and Tancredy C.M., (2001). « Emotion, attachment and bevereament: A conceptual commentary ». *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 63-88.
- Shepherd, D.A. (2009). « Grief recovery from the loss of a family business: A multi- and meso-level theory ». *Journal of Business Venturing*, 24 (1), 81-97.
- Shepherd, D.A. (2003). « Learning from business failure: Propositions of grief recovery for the self-employed ». *Academy of Management Review*, 28 (2), 318-328.
- Shepherd, D.A., Wiklund, J. and Haynie, J.M. (2009). « Moving forward: Balancing the financial and emotional costs of business failure ». *Journal of Business Venturing*, 24 (2), 134-158.
- Shepherd, D.A., Covin, J.G. and Kuratko, D.F. (2008). « Project failure from corporate entrepreneurship: Managing the grief process ». *Journal of Business Venturing*, 24 (6), 588-600.
- Shepherd, D.A. & Cardon, M. (2009). « Negative emotional reactions to project failure and the self-compassion to learn from experience ». *Journal of Management Studies*, 46 (5),
- Shepherd, D.A. & Kuratko, D. F. (2009). « The death of an innovative project: How grief recovery enhances learning ». *Business Horizons*, 52 (5), 451-458.

- Shuchter, S. & Zisook, S. (1993). « The course of normal grief ». In Stroebe M.S., Stroebe W. & Hanson, R.O. (ed.). *Handbook of bereavement: Theory, research and intervention*. Cambridge: Cambridge University Press, 23-43.
- Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. ed. (2008). *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*. Washington, DC : American Psychological Association.
- Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. & Schut, H. (2008/a). « Bereavement Research: 21st Century Prospects ». In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*, American Psychological Association : Washington, DC, 577-604.
- Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. ed. (2001). *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. Washington, DC : American Psychological Association.
- Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (2001/a). « Introduction: Concepts and issues in contemporary research on bereavement ». *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*. M.S. Stroebe, R.O. Hansson, W. Stroebe and H. Schut, edited by. Washington, DC : American Psychological Association, 3-22.
- Stroebe, M.S., Folkman, S. Hansson, R. & Schut, H. (2006). « The prediction of bereavement outcome: Development of an integrative risk factor framework ». *Social Science & Medicine*, 63, 2440-2451.
- Stroebe, M.S. & Schut, H. (1999). « The Dual Process Model of Coping with Bereavement: Rationale and description». *Death Studies*, 23, 197-224.
- Stroebe, M.S. & Schut, H. 2001/a. « Models of coping with bereavement: A review ». In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*, American Psychological Association : Washington, DC., 375-403.
- Stroebe, M.S. & Schut, H. 2001/b. « Meaning making in the Dual Process Model ». In J. Harvey (Ed.). *Perspectives on loss: A Sourcebook*. Washington, DC: Taylor & Francis, 55-73.
- Stroebe, M., Schut, H. & Boerner, K. 2010. « Continuing Bonds in Adaptation to Bereavement: Toward Theoretical Integration ». *Clinical Psychology Review*, doi: 10.1016/J.cpr.2009.11.007.
- Stroebe, M., Schut, H. & Stroebe, W. 2005. « Attachment in Coping With Bereavement: A Theoretical Integration ». *Review of General Psychology*, 9 (1), 48-66.
- Stroebe, M. & Stroebe, W. « Does « Grief Work » Work ? ». *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 59 (3), 479-482.
- Sutton, R. I. (1987). The process of Organizational Death: Disbanding and Reconnecting. *Administrative Science Quarterly*, 32 (4), 542-569.
- Wasserman, N. (2003). « Founder-CEO Succession and the Paradox of Entrepreneurial Success », *Organization Science*, 14 (2), 149-172.
- Watson, L. (1992). *The secret life of inanimate objects*. Rochester, VT : Destiny Books.
- Weiss R. S. (2008). « The nature and causes of grief ». In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research and Practice: Advances in Theory and Intervention*, American Psychological Association : Washington, DC, 29-44.
- Winicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Editions Payot.
- Wortman, C.B. & Boerner K. (2006). « Beyond the Myths of Coping with Loss: Prevailing Assumptions Versus Scientific Evidence ». In Friedman H.S. & Cohen Silver R. (ed.). *Foundations of Health Psychology*, Oxford University Press, 285-324.

Wortman, C.B. & Silver R.C. (1987). « Coping with irrevocable loss ». In VandenBos, G.R. & Bryant, B. K., *Cataclysms, Crises, and Catastrophes: Psychology in Action*, Washington : American Psychological Association, 185-235.

Wortman, C.B. & Silver R.C. (1989). « The Myths of Coping with Loss ». *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 57, 349-357.

Wortman, C.B., Silver R.C. and Kessler, R.C. (1993). « The meaning of loss and adjustment to bereavement ». *Handbook of Bereavement: Theory, Research, and Intervention*. M.S. Stroebe, W. Stroebe and R.O. Hansson, edited by. Cambridge: Cambridge University Press : 349-366.

Wortman, C.B. & Silver R.C. (2001). « The myths of coping with loss revisited ». In Stroebe, M.S., Hansson, R.O., Stroebe, W. and Schut, H. (ed.). *Handbook of Bereavement Research: Consequences, Coping, and Care*, American Psychological Association : Washington, DC., 405-429.

Zech, E. (2006). *Psychologie du deuil : Impact et processus d'adaptation au décès d'un proche*. Liège : Editions Mardaga.

Zell, D. (2003). « Organizational change as a process of death, dying, and rebirth ». *Journal of Applied Behavioral Science*, 39 (1), 73-96.

Zissok S. (1987). « Grief and Bereavement ». *Psychiatric Clinics of North America*, 10 (3), 57-63.